

# Post-modernité et toute puissance du père

**D'un lien social paradigmatique de métamorphoses,  
de narcoses et de nécroses langagières**

*“L’asymbolisation” témoigne  
d’une auto disculpation sans procès du  
meurtre mythique, celui du Père qui  
dicte ses coordonnées à tissages du  
symbolique par lesquelles s’ordonnan-  
cent les questions de filiation, de  
généalogie et de transmission.  
C’est bien l’oubli du meurtre qui  
fait tenir par ses traces une certaine  
éthique dans tout lien.*

*L’effacement total des traces du  
meurtre serait un crime parfait qui  
remet en scène un Père tout puissant.  
Père de la horde omnipotent qui n’au-  
torise le lien que par l’entremise de  
figures despotiques et tyranniques.  
Cette configuration installerait des rap-  
ports langagiers dominés par le trauma.  
Discours du maître transformable en  
discours du capitaliste dirait J. Lacan  
que nous repérons comme discours  
technoscientifique dominant le langage  
également. Le mythe scientifique s’est  
peu à peu transformé via les mutations  
opérées dans le langage  
par les discours « technico-écono-  
mico-scientistes » en une entreprise  
d’objectivation des fictions,  
de localisation des origines  
et d’identification de pseudo  
objets de désirs.*

Mohammed Ham

**D’UNE RÉÉMERGENCE DU PÈRE DE LA HORDE :  
EST-CE UNE FICTION ?**

Il en va de la déformation d’un texte  
« comme de celle d’un meurtre. Le  
plus difficile n’est pas d’exécuter  
l’acte mais d’en éliminer les traces » (1939,  
115). C’est par ce fragment que Freud anticipe  
l’élaboration qu’il consacrera, juste après, à la  
question de l’*enstellung*, comme déplacement,  
déformation, changement, mutation peut-être...  
d’une position ou d’une place, celle de l’homme,  
celle du lien social et ou de la culture, celle du  
langage.

Refoulement et effacement n’ont pas le  
même statut dans la métapsychologie freudien-  
ne. Si le premier consacre les traces langagières  
et leur soubassement dynamique comme au fon-  
dement du fonctionnement psychique, l’élimina-  
tion parfaite des empreintes et stigmates du  
meurtre serait le présage, elle, d’un crime parfait  
que la gente Humaine aurait exécuté ou pourrait  
accomplir, point de bascule vers ce qu’il est  
convenu d’appeler l’Homme nouveau, celui de  
l’hypermodernité.

Le crime, le meurtre, restent captifs du  
souvenir et de la mémoire, ils font trace. Trace  
qui se retrace dans tout langage comme pour rap-  
peler la loi à la parole, comme pour inscrire la  
dette dans son essence. C’est l’oubli du meurtre

qui fait tenir par ses traces une certaine éthique dans tout lien.

Justement le meurtre du père, parce qu'oublié et refoulé, reste agissant dans le rapport du sujet à lui-même et aux autres, mais il en va tout autrement quand les empreintes de l'assassin sont indétectables, indéchiffrables, bref introuvables...

En effet le difficile n'est pas l'impossible. La structure de la phrase freudienne et les développements qu'il déploiera par la suite laissent ouverte la voie au crime parfait, celui d'une entreprise de déshumanisation qu'il subira à son corps défendant par un exil forcé, un bannissement vers l'inconnu, une perte, une errance sans re-pères au moment même où il est en train de rédiger son œuvre ultime, celle du « *Moïse qui erre en lui comme une âme en peine* ». Ce père qu'il ne cesse de ne pas tuer symboliquement, comme pour souligner l'insoutenable, l'incroyable, l'inimaginable, l'impensable, l'innommable...

Celui d'une diabolique machine meurtrière qui s'est mise en route et dont le but n'est autre que le broyage, la démolition et la destruction de l'Humain. Meurtres de masses où « les morts ne peuvent plus être comptés car ils ne peuvent plus être nommés » (Fédida, P., 2007, 16)

Cette abjecte perfection du crime réside dans la résignation due à une sujétion librement consentie dans le lien social et dans la culture, autorisée par des métamorphoses ou des altérations opérées dans le langage. J'y reviendrai.

Il n'est plus question d'un malaise dans la culture<sup>1</sup>, mais d'un trauma généralisé dans le lien social qui aboutit à la massification du vivant. Si le premier est issu d'un meurtre mythique et est consubstantiel d'un lien social faisant basculer l'homme de la « horde à l'état » (Enriquez, E., 1983), le second réinscrit le retour à **un état de la horde**.

Face à l'extermination programmée savante et scientifique, d'une partie de l'humanité par une autre partie de l'humanité, Freud est en train d'assister, du lieu de sa déportation et avec effroi, à l'instauration du déshumain. Déshumanisation telle qu'il l'avait prédite et

décrite dans Totem et tabou, avant que le déshumain ne s'humanise via le meurtre du Père, son ingestion et son oubli pour que naisse la culture, avant que Freud ne transforme cette impensable origine de la culture en mythe scientifique.

Ainsi Freud fait face au père de la horde tel qu'il l'imagine dans totem et tabou au moment même où il rédige son « Moïse ».

Cette expérience d'éradication de l'humain est une involution du symbolique, c'est une entreprise d'asymbolisation<sup>2</sup>, car « l'extermination nazie ne visait pas à supprimer la vie, le meurtre est de l'ordre de l'humain, mais à faire disparaître l'humain » (Fédida, P., op. cité, 35-36).

La rencontre matérielle avec sa propre fiction est une confrontation avec le réel sans possibilité de médiation par le symbolique. Le fantasme comme le mythe, comme l'origine, s'objectivent et confrontent à la sidération, à l'effroi, maintenant l'être dans une vigilance inouïe.

La sidération et l'effroi devant l'impensable laisse pensif, comment penser un lien qui semble s'instituer comme origine des origines sans sombrer dans le déshumain ? Si la première guerre mondiale marquée par le meurtre des masses a inscrit un trauma événementiel dans les liens humains, ceci amène de la part de Freud un remaniement conceptuel via la question de la névrose traumatique et plus largement des névroses de guerres.

Il lui impose y compris de revisiter sa théorie des pulsions par l'introduction du concept de pulsion de mort qu'il inscrit dès lors dans un au-delà, là où il n'y a plus ni plaisir, ni déplaisir, juste une jouissance qui peut atteindre le morbide.

Cette guerre, aussi meurtrière soit-elle, n'entame en rien la capacité de Freud à écrire sur et à partir du traumatisme ses « considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », (1915), ou de s'interroger épistolièrement avec A. Einstein « Pourquoi la guerre ? » (1932), Tout ceci reste encore de l'ordre de la culture et participe de son malaise. Il n'y a pas eu de temps de latence, d'oubli, de refoulement, avant que la fabrique du meurtre de masse ne se mette en

1 Le malaise dans la culture suppose qu'il y'ait une culture.

2 Asymbolisation s'entend en tant que privation du symbolique.

route.

Les prémisses de la seconde guerre et surtout de la shoah, me semblent inscrire une « ruine de l'impossible »<sup>3</sup>.

L'effacement total des traces du meurtre de par son industrialisation, serait une finition de l'extermination, car « l'oubli de l'extermination fait partie de l'extermination elle-même », (Fédida, P., op. cité, 16). Crime aussi parfait qu'insondable qui remet en scène un Père tout puissant. Père de la horde omnipotent qui n'autorise le lien que par l'entremise de figures despotiques et tyranniques. Un lien où l'état de la horde ne fait tenir les hommes que par le juridique, quitte à juger le juridique.<sup>4</sup> Cette configuration installerait des rapports langagiers dominés par le trauma. Telle est l'hypothèse centrale qui traverse notre travail.

Trauma et impressions traumatiques qui ne cessent de faire retour dans le Moïse de Freud jusqu'aux confins de l'impasse ; butée qui se révèle comme intuition ou comme « prédiction du passé » (Stein, C., 1965).

En effet si l'effacement des traces du meurtre du père n'est pas visible dans le texte, il n'en demeure pas lisible, et ce à plusieurs endroits<sup>5</sup>.

Nous nous limiterons ici à discuter l'un des passages où Freud évoque ouvertement l'absence du meurtre du Père en islam. D'abord pour indiquer qu'il y a eu, bel et bien, meurtre du père dans *la religion mahométane*, et deuxièmement pour montrer que la difficulté manifestée à inscrire un meurtre mythique dans cette religion se constitue comme réapparition du père, d'une toute puissance du père, à laquelle le lien humain tout entier serait soumis.

Cet obstacle et cette impasse freudiens furent une intuition, annonce de notre lien contemporain

Qu'est-ce à dire ?

## FREUD, L'ISLAM ET L'ABSENCE DU MEURTRE

C'est à partir du meurtre de Moïse, répété en acte sur le Christ, à défaut du souvenir, que Freud révèle sa thèse « religion du père, religion du fils ».

Dans cette généalogie monothéiste meurtrière Freud se tourne vers l'Islam. Il intitule ce chapitre « **difficulté** », ce qui déjà est en soi signifiant car l'histoire et la proximité de la révélation coranique attestent d'une mort hors meurtre de Mahomet.

Mais Freud<sup>6</sup> avertit d'emblée : « ses connaissances limitées lui permettent seulement d'ajouter que la fondation de la religion mahométane lui apparaît comme une répétition abrégée de la fondation de la religion juive dont elle se manifeste comme une imitation. » (1939,186)

Puis il précise sa pensée : « Il semble en effet que le prophète eut d'abord l'intention d'adapter intégralement le judaïsme pour lui et pour son peuple. La récupération du seul grand-père primitif produisit chez les arabes un extraordinaire accroissement de leur conscience d'eux-mêmes qui conduisit à de grands succès temporels, mais s'épuisa aussi avec eux. Allah se montra beaucoup plus reconnaissant à l'égard de son peuple élu que jadis Yahvé à l'égard du sien. Mais le développement intérieur de la nouvelle religion s'arrêta bientôt, peut-être parce qu'il **manquait l'approfondissement que produisit, dans le cas du peuple juif, le meurtre du fondateur de la religion**<sup>7</sup> ». (Ibid)

Que pouvons-nous retenir de cette déclaration ?

- 1)- récupération du grand père primitif que Freud ne nomme pas, mais il s'agit d'Abraham, ou *Ibrahim* en arabe,
- 2)- absence du meurtre du père en Islam.

Ces deux propositions se révèlent être :

3 L'expression est de F. Benslama cité par Gori, R., 1998, 16

4 L'affaire d'Outreau est en ce sens assez exemplaire.

5 Souvenons nous que dès son introduction du Moïse, Freud annonce : « Enlever à un peuple l'homme qu'il honore... » (op. cité, 63), acte d'enlèvement et acte du meurtre, situe dans cette espace d'écriture l'homme Freud en train de commettre un meurtre du meurtre, d'autant plus que dans son développement Freud finit par reconnaître qu'il y'a eu deux Moïse et non un. La description des deux personnages nous fait penser à la coexistence d'un père de la horde vivant et au père assassiné.

6 L'un des rares endroits, dans le livre, où Freud parle de lui à la troisième personne.

7 C'est moi qui souligne.

tout comme le grand père Abraham (Ibrahim en islam) le petit-fils Muhammad n'a pas été tué. Ceci inscrit une généalogie dans un meurtre non accompli, ce qui produit un accroissement de la conscience, des « succès qui s'éteignent avec eux » comme un feu de paille. Énigmatiques propositions de Freud, car même du point de vue historique nous ne savons comment entendre tout cela. Si les empires musulmans se sont disloqués, les arabo-musulmans existent toujours bel et bien en tant que nation. Nous sommes ainsi réduits à rappeler des évidences.

Nous allons tâcher d'instruire la proposition freudienne à partir de ses propres thèses.

### DE L'INTERDIT DU MEURTRE ET DE L'INCESTE EN ISLAM

Mythiquement, c'est-à-dire inconsciemment, s'il n'y a pas meurtre, il n'y a pas de complexe d'Œdipe, pas de faute, pas de surmoi, pas de culpabilité, et donc pas de civilisation. Plus simplement tout lien social, la culture, ne repose-t-il pas sur l'idée du meurtre mythique ?

Mais Freud aurait-il confondu ici meurtre à essence mythique et meurtre relevant d'une « vérité » historique ? Une lecture naïve de sa déclaration nous amènerait à penser que les sociétés arabo-musulmanes vivraient encore dans cette tribalité d'avant le meurtre. Rappelons-nous que dans Totem et Tabou Freud appuie d'emblée sa thèse de « la mise en culture de l'expérience humaine » (Gori, R., 1978, 138) à partir d'élaborations autour de l'inceste.

Adressons-nous au Coran pour voir comment les règles de l'interdit de l'inceste sont posées :

« Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles ; vos nièces, filles de vos frères ou de vos sœurs ; vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. Mais si vous n'avez pas co-habité avec elle il n'y a **aucun crime à les épouser**. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrées, ni deux sœurs. Si le fait est accompli, Dieu sera indulgent. Il vous est

défendu d'épouser des femmes mariées, exceptées celles qui seraient tombées entre vos mains comme esclaves » (Sourate IV, 27, 28)

Dans le texte l'inceste est un crime. Il a bien fallu qu'un crime ait eu lieu pour que la règle soit.

Quel est ce père en Islam ? Quel est ce crime ?

Notre lecture du texte coranique, appuyée par celle qu'en fait F. Benslama, nous laisse entrevoir que dans la foi islamique il n'y a que : « deux figures auxquelles on attribue sans contestation la paternité : Adam comme père de l'humanité, et Abraham comme père de l'humanité monothéiste ». (1988, 122)

Si nous suivons toujours notre double lecture nous sommes à même de constater que le texte coranique instaure le meurtre d'Abel par Caïn comme fondement de la violence de « Beni Âdam », fils d'Adam. Le meurtre en Islam est ainsi commenté par Tabari<sup>8</sup> : « Les deux fils d'Adam offrirent chacun une oblation, celle de l'un fut acceptée, celle de l'autre fut refusée ».

Au début de l'humanité Ève accouchait systématiquement de jumeaux : un garçon et une fille. Abel et Caïn sont nés chacun avec une sœur jumelle.

Adam a décidé de donner en mariage à Abel la sœur de Caïn vice-versa : « Il s'agit donc de l'instauration d'un principe d'échange minimal, d'un interdit élémentaire de l'inceste » (Benslama, F., 127). Mais Caïn aurait refusé l'échange alors qu'Abel tenait à respecter la règle. Le meurtre eut lieu, le meurtre en lien ici avec l'absence du père appelé en pèlerinage à La Mecque. Absence que F. Benslama lit comme mort. D'ailleurs le commentaire est justifié car souvent, à l'heure actuelle, lorsque quelqu'un part en pèlerinage, il demande pardon à tout le monde et ne dit pas au revoir mais adieu, comme s'il allait mourir.

Revenons à ce meurtre : Caïn dit : « Je te tuerai ». Abel lui répondit : « Dieu n'accepte que les offrandes des pieux. Assurément, si tu portes la main sur moi pour me tuer, je ne porterai pas la main sur toi pour te tuer, je crains Dieu le seigneur des mondes » (Coran). Et le dialogue coranique fait dire à Abel : « Je veux que tu te

8 Cité par F. Benslama (op. cité, 126).

confesses (que tu avoues) ton crime contre moi, que tu supportes mon péché et le tien, que tu sois parmi les hôtes du feu » (Coran).

L'analyse de F. Benslama nous éclaire un peu plus : « Ce qui frappe dans cette réponse, c'est qu'Abel parle comme s'il était déjà mort. Le désir de Caïn de le tuer, encore en parole, a fait acte chez Abel. Abel parle comme s'il était mort, pour un meurtre à venir. Il énonce la loi que va rencontrer Caïn par le meurtre » (Op. cité, ibid.)

Abel est vivant mort, la loi surgit ainsi dans cet intervalle, entre le désir de tuer et le meurtre. Le meurtre n'a pas encore été commis, mais la loi est déjà annoncée comme conséquence de l'acte à venir. Le désir de meurtre produit la loi, ici comme ailleurs : « de sorte que le meurtre est accueilli comme l'avenir de la parole de la loi par le désir d'Abel ». (Benslama, F., op. cité, 128)

En d'autres termes c'est celui qui va mourir qui édictera la loi à advenir après sa mort, et la culpabilité qu'engendra ce meurtre est bel et bien présente dans ce texte.

« Comme il ne savait pas comment faire disparaître le cadavre, Dieu fit surgir un corbeau qui gratta la terre afin de lui faire voir comment ensevelir la dépouille de son frère. Malheur à moi ! s'écria-t-il, je ne suis même pas capable d'être comme ce corbeau et d'ensevelir mon frère. Et il fut parmi ceux que **hante le remords** » (Coran).

Nous remarquons, avec F. Benslama, que ce remord (culpabilité) n'est pas inhérent à l'acte du meurtre mais à l'impossibilité de se représenter l'acte d'ensevelissement. Effacer les traces en somme. Ce meurtre est là dans la parole, il habite la trame du langage, il est ce qui permet son intelligibilité. Et c'est bien là l'enseignement freudien, si nous nous décalons par rapport à une lecture relevant d'une construction socio-historique, pour impliquer sa métapsychologie dans l'après-coup de l'actualité des rencontres avec les patients. Pour celui qui est mort un meurtre est un meurtre.

Les variantes romancées de « l'assassin » révèlent justement sa singularité et son rapport à l'origine via le langage. Il nous fallait ce détour pour soumettre la déclaration de Freud à son propre enseignement. Et pourtant...

### ET SI FREUD AVAIT RAISON...

En effet sa déclaration courte concernant l'islam peut être discutée selon le canevas que nous venons de proposer. Néanmoins Freud amalgame Arabes et Islam, du fait que les arabes sont loin d'être les seuls musulmans, ce que Freud ne pouvait ignorer, nous montre à quel point la pensée de Freud, là où elle bâtit sa thèse, dans un livre ultime à partir de la problématique du signifiant reste contaminée par une logique du signe. L'appréhension Musulman égale arabe et vice versa tranche radicalement avec la confirmation du Moïse l'égyptien et ce à partir de son seul nom, signifiant enfant en égyptien. Le Moïse que R. Gori considère à juste titre comme Fragment d'autoanalyse de Freud nous semble, chez ce dernier, amener l'analyse à un point de butée, point d'impasse où le signe finit par accomplir son œuvre jusqu'à la négation par absence du meurtre du père chez une partie de l'humanité. Cette annulation trouve à se déployer au moment même où une partie dite de l'humanité est en train d'achever, d'exécuter sur une autre au nom de son appartenance, une entreprise d'effacement.

Et là nous suivrons Lebrun J.-P., (1997), lorsqu'il analyse que la SHOAH constitue la bascule de l'entrée de l'humain et de ses liens « dans un monde sans limites », monde qui a édifié un indicible et inénarrable génocide de masse, monde qui a consommé le manque dans le langage. Ceci est incarné par cette entreprise d'effacement visant le différent, le mot « juif » qu'il voulait supprimer de la langue en la remplissant du même désigné « arien ».

- *En effet, et si Freud avait raison*, malgré lui et à son insu, par cette analyse signalétique de pointer qu'on était en train de s'installer dans un monde de signes dont l'étoile arborée par des millions afin de se signaler en témoigne. Dès lors l'objet de la pulsion n'est plus que l'abject.

Tel que lui-même semblait l'écrire à Jones : « Je n'attends plus que la sortie du Moïse et je n'aurais plus à m'intéresser à rien jusqu'à ma prochaine renaissance ».

- *Et si Freud avait raison* d'intituler ce passage sur « la religion mahométane » : **difficulté** pour nous signaler le point d'impasse para-

digmatique du lien analytique et du lien social en train de sombrer dans un trauma généralisé là même où il a tenté dans une ultime tentative d'éclairer la question du trauma en le ramenant à des impressions. Mais face à nos impasses ne sommes-nous pas tenté de théoriser, de conceptualiser bref de comprendre ?

- *Et si Freud avait raison* : alors même qu'il est en train de confirmer dans le texte que le meurtre ne peut que se répéter après un temps d'incubation et de latence, de Moïse sur le Christ, celui d'une partie de l'humanité dite chrétienne sur l'autre désignée juive, de nous alerter sur ce qu'une autre partie de l'humanité dont certains de ses membres se désignant comme musulmans ou islamistes répéteront des génocides et des meurtres sur d'autres humains.

Ce que notre lien contemporain est en train de confirmer avec force, lien où la technique et son discours ont fini par délocaliser les entreprises de meurtre pour les rendre planétaires.

- *Justement si Freud avait raison* en ramenant l'islam à n'être qu'une imitation du judaïsme de souligner que si le principe de répétition convoque autant les pulsions de vie que de mort celui de l'imitation installe dans une jouissance morbide sans fin.

Au risque de me répéter, si dans Totem et Tabou Freud a dévoilé les enjeux d'un travail de liaison tenant les hommes ensembles appelé culture et reposant sur un meurtre accompli et refoulé, dans Le Moïse il souligne la probable réapparition du père de la horde qui soumettrait tous ses descendants à son bon vouloir.

Mais notre réflexion, si elle analyse ainsi le texte freudien, elle ne manque pas d'y laisser nos propres empreintes.

Cette analyse se démarque de certains travaux contemporains qui considèrent nos liens actuels, les souffrances actuelles et leurs pathos désignés : cliniques de l'extrême, nouveaux symptômes, états limites voire psychoses ou perversions généralisées, etc. Comme s'inscrivant du côté de l'absence du père et/ou de sa défaillance. Il me semble au contraire que ces figures psychopathologiques qui restent encore à préciser conceptuellement, relèvent plutôt de sa toute puissance telle que je vais l'analyser par une exploration de certaines altérations dans le langage et tel que notre lien dit hypermoderne et

ultralibéral nous les laisse entendre.

### L'ULTRA ET L'HYPER LIEN : MODERNITÉ, LIBÉRALISME OU CHAOS ?

La construction « lien social », est un assemblage pléonastique comme si ce qui ne peut s'inscrire métaphoriquement ou résiste au symbolique, fait retour dans les mots comme incarnation d'un impossible aussi réelle que traumatique.

Le lien social, notre lien social dit moderne serait un lien « traumatogène » qui ne cesse d'« involuer » symboliquement et affectivement en « s'hyper-modernisant » et « en s'ultralibéralisant », tout en se ressourçant dans cette psychopathie des temps modernes.

L'harnachement régressif à une modernité hyperpositiviste et outrancièrement objectivante se conjugue à une fixation au libéralisme, ce dernier qui s'est substitué à l'utopie de la liberté ou à l'idéal d'une libération.

L'ultralibéralisme et l'hypermodernité inscrivent une radicalité qui se manifeste comme exacerbation des passions à l'endroit du sentiment d'appartenance.

Cet excès d'investissement de l'identitaire est l'une des facettes de ce que certains travaux actuels tentent de cerner du côté de ce qu'il est convenu de nommer les mutations dans le lien social...

Je pose d'emblée le postulat que le lien social ne peut être que langagier c'est-à-dire soumis aux lois du langage.

Qu'est ce à dire ?

Dans un monde hors limites et sans repères, où mondialisation, globalisation, et alter mondialisation rentrent dans un télescopage sémantique fonctionnant dans une logique discursive d'affrontement via un recyclage linguistique ; les discours pleins et consommés face à un discours qui se veut humain mais consumé, témoignent d'une épistémè d'un lien social en pleine mutation où une certaine plateforme indiciaire et signalétique se substitue à une logique de l'étiquetage aux patronymes et aux appartenances mythiques.

La singularité de la parole telle qu'elle puise ses ressources dans le gîte du langage se trouve reléguée au statut où l'on gomme les dif-

férences à l'endroit même où on les prône.

Ainsi ces nouvelles formes de liens marquées par les discours et/ou agis haineux et les discours sur la haine, semblent se constituer comme piliers épistémologiques de rapports sociaux qu'on projette comme globaux et achevés.

Ils sont soumis à la terreur d'une dynamique chaotique de l'image où se déploie une entreprise de déshumanisation. Les expulsions de logements ou de territoires, les délocalisations, les refoulements par charters, les déflagrations, les attentats, chocs dits de civilisations ou guerres des religions, les viols collectifs, les purifications ethniques, les ethnocentrismes, les crispations idéologico-identitaires, les corps auto déchiquetés, les génocides ou déportations de populations en masses ainsi que d'autres faits ou drames humains qui ne trouvent leur issue discursive, voire agie, que dans une forme de violence de la performance où la différence semble s'accomplir dans l'homogène. Le semblable cède la place à l'identique, les rapports de haine et/ou de fusion délocalisent ceux d'amour ou d'adversité.

N'oublions pas que linguistiquement et langagièrement si le lien se soutient et entretient des formes d'illusions nécessaires d'altérités : « amour, affection, fidélité... », c'est aussi ce qui attache, entrave et ligature. Le travail du lien comporte donc cette double face d'être en même temps ce qui tisse, tresse et brode et ce qui sépare, rompt et désunie. **L'Homme du lien est un sujet librement entravé.**

Ce double mouvement du lien est un symptôme, dans le sens même de formations de compromis, autorisant la vie mais handicapant l'existence. C'est-à-dire qu'elles se structurent dans une dynamique de destruction. Chaque membre du lien est dans une tentative vaine d'attraper le réel en le symbolisant. Il est ainsi doublement et concomitamment aliéné par identification, d'abord à son intériorité imagée « orthopédiement » moïque, virtualité constitutive et structurante d'une « anticipation imaginaire » à laquelle il reste indéfectiblement harnaché, et d'autre part à l'autre semblable, par l'entremise

d'un je dont l'organisation est paradoxale. Il n'est de je que parce qu'il y a de l'autre. « Le je est social » nous dit Lacan. Son inconsistance n'a d'égal que sa rigidité.

Lien virtuel et lien à l'autre semblable sont traversés de bout en bout par un narcissisme inouï. Ce pacte narcissique<sup>9</sup> fait office d'alliance, il organise les rapports sociaux selon des modalités traversées par **des liens imaginaires, des liens symboliques et des liens réels.**

Nous considérerons qu'une homéostasie du lien voudrait que les trois types d'alliance fonctionnent dans une harmonie. Mais nous sommes là au mieux du côté du mythe du paradis perdu.

Les histoires de l'humanité sont jalonnées de dates liées à des événements, d'époques nommées, de progressions, de régressions, de fixations, de révolutions, de systèmes politiques économiques et sociaux, de civilisations, de cultures, d'états qui naissent ou qui disparaissent etc. Autant de moments de ruptures que les historiens peinent à dater ou datent avec autoritarisme qui sont aussi des sites et musées épistémologiques que les sciences continuent d'étudier ou de visiter.

Mais ne constituent-elles pas aussi des moments où un type de lien (réel, symbolique ou imaginaire) prédominait et qui fût délocalisé par un autre ?

Rapports sociaux post-modernes que je considère comme prédominés voire dominés par des liens réels.

**Les transmutations sémantiques sont les témoignages vivants que les significations accomplies par et dans la langue restent les miroirs par lesquels le social dévoile ces liens.** Car « Une langue n'exprime pas une pensée, elle est cette pensée même » (Gori, R., 1998, 10)

Alors que dire quand ce social invente de nouvelles formules à oxymores comme frappes chirurgicales où la violence se trouve liée à la délicatesse et à la minutie, guerre préventive où l'anéantissement est protection, discrimination positive où le rejet est intégration, minorités visibles où les signes damnent le pion au signifiant

<sup>9</sup> Nous privilégions ici le terme de pacte narcissique à celui de contrat, qu'utilise P. Aulagnier. Car le pacte relève souvent d'une alliance symbolique à porté mythique.

et plus récemment la rupture tranquille...

Les contradictions folles et impossibles qui les habitent suffisent à nous renseigner sur le caractère hautement conflictuel consubstantiel à un lien social animé par l'agitation et la déstructuration c'est-à-dire soumis sans limites et sans discontinuité au travail du réel. Pourtant, ce lien fait vœu d'intégrer et d'insérer voir d'assimiler.

En effet, le travail et l'école semblent se constituer épistémologiquement comme les instruments de mesure de l'intégration ou de l'exclusion du nouveau citoyen, nouvel homme du lien social. Avoir du travail, réussir son parcours scolaire viennent faire écran à toute autre forme d'intégration et/ou d'être dans la culture.

C'est comme si cette communauté « d'intégrés » ne pouvait donner consistance à son assise imaginaire qui se veut norme d'appartenance qu'en identifiant en son sein une sémantique à géométrie variable en catégorisant les exclus. Parmi ceux-ci les administrativement étrangers occupent une place de choix.

Les multiples stigmatisations lexicologiques qui les caractérisent : d'ordre ethnographique, social, professionnel, religieux etc., sont autant de discriminations accomplies que la loi peine à sanctionner<sup>10</sup> et que l'hypocrisie linguistique désigne par le vocable d'exclusion.

Ils n'ont plus de nom, de prénom, de filiation, ils sont indifférenciés. Seule une norme de signalisation politico-administrativo-sociale borne leur pseudo identité qui se trouve de ce fait assignée à la résidence de la massification et de l'anonymat. Le lien social semble ainsi de plus en plus marqué par l'institutionnalisation de l'exclusion.

Les dispositifs d'accompagnements, de soutiens et de prises en charge censés rapatrier ces

« évincés » dans le corps social, sont paralysés par les balisages à chapitres législatifs et financiers qui, au moyen de leurs éclatements et leurs restrictions à un trait social, autoritairement ou vulgairement défini chez ces sujets, finissent par les morceler. Morceaux choisis ou morceaux de choix qui sont autant de signes et

marques de fabrique des dispositifs socio-sanitaires. Et comme le dit assez Justement B. Stiegler «...Il faut savoir que la tendance contre laquelle on lutte est la condition de la tendance pour laquelle on lutte » (2003, 75)

Mais cette ségrégation sociale n'est pas réservée aux seuls dits immigrés. Combien parmi ceux qui sont désignés : « Rmistes, Sdf, Toxicos, Alcoolo, Clodo etc.. », sont catégorisés selon des schèmes semblables et subissent d'autres vexations ? Ils ne sont plus sujets de leur histoire, ils n'ont plus de nom, de prénom, de filiation, ils sont indifférenciés. Seule une norme de signalisation politico-administrativo-sociale borne leur pseudo identité qui se trouve de ce fait assignée à la résidence de la massification et de l'anonymat.

Ce besoin de sériation et d'encagement de l'Humain par catégorie aussi étanche que massifiée serait à inscrire dans des nécessités spéculaires délimitant par gradation géographique, linguistique, d'accents, de couleurs, de traits sociaux etc., les champs d'appartenance. Ces besoins d'appartenances sont des interdépendances qui se constituent comme liens sociaux à formulations culturalistes, savantes, raffinées ou vulgaires sur d'autres liens sociaux. Elles sont là, pour tout sujet, comme mises au service d'une logique du signe qui détourne le regard du rapport au langage. Car ce dernier, rappelons-le, confronte au manque, à la privation, à la castration et à la frustration.

#### BESOIN D'APPARTENANCE ET OPÉRATION DE MASSIFICATION

Le point de repère pour chacun reste peu ou prou un lien à ce qu'il suppose être son aire géographique et/ou ses communautés d'appartenances qu'il partagerait avec ses semblables.

Il est assez remarquable de découvrir qu'Apparenté, Appartenance et Appartement semblent manifestement se tenir et se soutenir de la même étymologie que condense le mot dépendance. La question de l'appartenance qu'elle soit d'ordre culturelle, linguistique, religieuse, natio-

<sup>10</sup> Il nous est difficile d'oublier la phrase d'un procureur de la république française qui (lors d'une réunion de travail de la commission d'accès à la citoyenneté CO.D.A.C dans laquelle nous étions coopté comme membre) relatait à titre de témoignage le cas d'un restaurateur qui avait refusé de servir un arabe et avait qualifié l'aveu du tavernier de courage d'opinion !



nale, d'école ou de toute sorte semble inscrire un sentiment de nécessité à référent identitaire, elle se consigne au cœur de processus d'identifications qui sont à l'œuvre du côté de l'émergence du sujet, tel que nous le révèle J. Lacan<sup>11</sup> à travers l'épreuve du miroir et telle qu'elle ne cesse de se déduire de l'expérience analytique. Elle traduit un lien consenti de dépendance et d'allégeance au code de l'autre. Lien « miroitier », lien langagier, lien virtuel qui se veut consistance identitaire. Celle-ci ne tient que par d'éphémères destinées, marquée du sceau d'interchangeabilités mises au service de dynamiques narcissiques.

L'émergence du sujet, sa constitution, analyse J. Lacan, est consubstantielle de l'expérience du miroir. Le sujet s'auto-fabrique à partir d'un reflet : le sien. Il se voit voir dans une orthopédie d'image unifiée alors même qu'il en est décalé par son vécu d'être fragmenté.

Il appartient, dès lors et par identification, à un reflet se croyant être ce qu'il n'est pas en se voyant là où il n'est pas. La constitution de ce sentiment d'appartenance chez le sujet est co-émergente de son aliénation et est consubstantielle de cette captation par sa propre image qui refoulée n'en demeure pas moins de manière dynamique assez tyrannique, fixant l'autre ou les autres dans des schèmes identitaires représentatifs d'inscriptions infantiles de l'Autre. Cette persistance de l'identité nous confronte selon cette analyse à la persévérance de cette identification fondamentale où le *je*, le *nous* et les *autres* ne trouvent leur consistance que référés constamment à une culture du virtuel, du réfléchi, du narcissique en somme du subjectif. C'est ainsi que nous pouvons l'approcher dans la perspective de l'hypothèse de l'inconscient. Le sujet de l'inconscient c'est le sujet du langage et l'expérience du miroir, c'est du langage. L'appartenance en tant que sentiment identitaire obéit aux lois du langage.

A ce stade de notre analyse nous avançons que le dogme de l'appartenance c'est ce qui reste comme trace de la fusion primaire quand la séparation a eu lieu. C'est ce qui, en même

temps, fait appel et résiste au père, c'est ce qui dévoile la permanence de l'objet partiel dans le passage à l'objet total.

C'est ce qui montre que le « parlêtre » échoue dans une traduction parfaite de sa langue maternelle, langue de l'Autre. Il est alors intra psychiquement un sujet bilingue, ce qui constitue sa condition d'être exilé.

Le lien social, je le répète, ne peut se concevoir que comme lien langagier, référé aux questions du manque et du symbolique.

Notre lien social hypermoderne se caractérise par une métamorphose des « je » qui, sous l'emprise d'une coagulation des différences singulières et une homogénéisation des dissemblances identitaires et par un long processus de désymbolisation, a fini par fondre les « je » en masses à moulage identique. Cette « mêmeté » des « Je » ainsi devenus « on », est le résultat de destructions de narcissismes vitaux particuliers qui se ravitaillent de l'autre et qui s'expriment face à l'autre. Dans les deux cas l'autre est cette épreuve du miroir. Autrement dit, ce « on » est la conséquence d'une fusion des « je », produisant un miroir où ne se réfléchissent plus que des blocs. Ainsi le glissement s'est opéré d'une symbolisation/désymbolisation à une asymbolisation bannissant la castration.

Cette asymbolisation refonde les rapports sous le joug de dispositions agençant les masses dans une logique d'objectivation sans limites, animée par une structuration linguistique et langagière où le mouvement de bascule, à vitesse incalculable, ne s'effectue plus qu'entre privations et frustrations.

Ce détour paradigmatique par les questions de l'appartenance se veut, aussi, un questionnement « épistémopolémique » adressé également aux tenants du culturalisme et autres adeptes du scientisme positiviste, qui en fétichisant les folklores ethnographiques et en érotisant les signes au lieu de les déconstruire<sup>12</sup> ont achevé de consolider dans les liens sociaux des identités étanches à géométrie géographique immuable. Entreprise d'objectivations ou la collusion entre

11 Lacan J., 1949, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je*, in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

12 Nous entendons par travail de déconstruction au sens que lui confère J. Derrida : « La déconstruction n'est pas négation, elle n'est pas destruction, elle est à l'inverse construction de l'apparaître » (1999, p.88).

« mythos et technê » a fini par produire une mythification de la technique<sup>13</sup>.

Cette machine de désintégration du manque est celle-là même qui se constitue comme discours technoscientifique<sup>14</sup> ou technocentriste qui a réussi à opérer, par l'entremise du Réel de l'objet et de l'Imaginaire événementiel<sup>15</sup>, une castration de la castration Symbolique.

On aurait alors des sujets coincés entre privation et frustration tout en massifiant leur rapport.

A suivre le postulat que je viens de proposer j'émetts l'hypothèse que notre lien social c'est à dire langagier est un lien involutif et « asymbolique » caractérisé par la soumission à un Père tout puissant et omnipotent tel que la figure du père de la horde nous le révèle.

Lien que S. Freud avait repéré entre autres comme « malaise dans la culture » et Lacan comme dominé par le discours du maître et ou du capitaliste. Bien d'autres après eux l'ont ainsi désigné : perversion et ou psychose (Ch. Melman/J.P.Lebrun, 2003), sujet en état limite (J.J.Rassial, 1999), sous la forme d'une mélancolisation (O. Douville, 2001) etc. Autant de figures d'un lien qui interroge légitimement les chercheurs et les analystes à partir de leurs confrontations cliniques.

Liens agités et liens qui agitent nos théorisations et nos concepts que nous plaçons sous l'égide d'un trauma permanent travaillé par la réémergence de la figure d'un Père tout puissant et omnipotent. Tous ces travaux soulignent bien une mutation.

**Et si cette mutation n'était en fait qu'une involution, à savoir un point de rencontre langagier avec un père tout puissant. Père qui a ressuscité tel un clone fabriqué à partir de**

**traces langagières qui ne font plus tenir à partir du meurtre de l'inceste du cannibalisme et de leur interdit oublié, mais par le meurtre, par l'inceste, par le cannibalisme et de leurs manifestations tenant les hommes dans une vigilance inouïe. La mutation se manifesterait ici comme rupture radicale dans l'éthique que Freud définit comme limitation aux pulsions.**

Rappelons le, le trauma originaire réglé par le « mythe scientifique » de Freud est issu du meurtre mythologique du père de la horde. Il opère au sein du parcours freudien un acte fondateur du et au sujet (et de la collectivité), aux soubassements du langage,<sup>16</sup> du legs de parole, de la transmission orale, du rapport autant à la Règle qu'à la Loi dont chacun hérite, sous l'égide de l'opération depuis désignée par J. Lacan « Nom du père ».

C'est ainsi que Freud a tenté symboliquement de répondre à son interrogation : « Qu'est-ce qui fait tenir les hommes ensemble, alors que rien ne les y prédispose » ?

C'est bien la question du lien dit social qui se trouve au cœur de ce procès mythique. Néanmoins, « le tenir ensemble des Hommes » peut prendre des configurations langagières bien particulières qui peuvent être dévoilées par leur épistémè.

Quelques exemples d'explorations empruntés au fonctionnement langagier de notre « hyper modernité » illustreront ici mon propos.

#### ORIGINE, MEURTRE, INCESTE ET LOI DU SIGNE...

##### *D'une comptabilisation de l'origine*

Ces « immigrés ou leur descendants » qu'on désigne par le vocable de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> géné-

13 Les exemples ne manquent pas. Les attentats du 11 septembre 2001 ou plus récemment ceux de Madrid ou de Londres et bien d'autres, montrent à quel point les ennemis des progrès dits techniques (car contraires disent-ils aux principes coraniques) sont en même temps ceux qui leur vouent un culte quasi religieux pour détruire. Allah les aurait mis à leur disposition, pensent ils, pour que leur dogme règne.

14 A ce sujet se reporter au livre de J.P.Lebrun « Un monde sans limite ». Op. Cité

15 J'entends par Imaginaire événementiel, ce procédé qui consiste par stratégies de captations à sidérer par l'image de l'objet qui boucle sur elle tout mouvement de pensée, en annihilant l'opération d'aliénation de l'expérience du miroir qui structure l'imaginaire. C'est ainsi, par exemple, que des publicitaires chargés de promouvoir la marque d'une voiture ont accolé à l'image le nom bien connu et intégré, mais avec inversion de lettres : **GLOF au lieu de GOLF**. Pendant que le sujet est occupé à replacer les signes il n'est plus dans le signifiant. Il est dans l'illusion du pouvoir sur l'objet alors qu'il en est captivé. Il s'agit là d'une logique de la séduction généralisée à but très lucratif.

16 Les impressions traumatiques associées au meurtre collectif étant véhiculées par le langage.

ration, etc. comme si leur inscription dans le genre humain commençait avec ladite migration. L'origine de l'autre ainsi comptabilisée, dans la langue et agréée dans l'Autre du langage avec précision dans le lien social, atteste dans ledit lien d'une structuration déstructurée qui s'organise autour d'une forme involutive qui vise « l'asymbolisation ». Cette dernière témoigne d'une auto disculpation sans procès du meurtre mythique, celui du Père qui dicte ses coordonnées à tissages du symbolique par lesquelles s'ordonnent les questions de filiation, de généalogie et de transmission.

C'est bien l'oubli du meurtre qui fait tenir par ses traces une certaine éthique dans tout lien.

L'effacement total des traces du meurtre serait un crime parfait qui remet en scène un Père tout puissant<sup>17</sup>. Père de la horde omnipotent qui n'autorise le lien que par l'entremise de figures despotiques et tyranniques. Cette configuration installerait des rapports langagiers dominés par le trauma. Discours du maître transformable en discours du capitaliste dirait J. Lacan<sup>18</sup> que nous repérons comme discours technoscientifique dominant le langage également. Le mythe scientifique s'est peu à peu transformé via les mutations opérées dans le langage par les discours « technico-économico-scientistes » en une entreprise d'objectivation des fictions, de localisation des origines et d'identification de pseudo objets de désirs.

#### « Les tournantes » comme paradigme du Meurtre et de l'inceste

Dans notre hyper-modernité la question de ce qu'on appelle les viols collectifs ou tournantes ainsi désignés par ceux qui les commettent est un exemple édifiant parmi tant d'autres.

Ces actes infâmes sont théorisés du côté d'une défaillance ou absence du père. Ils nous semblent plutôt révéler sa toute puissance. Ainsi dans ces banlieues que l'architecte J. Nouvel désigne, à juste titre, comme des non-lieux, on a des fils qui sont tellement soumis à une castra-

tion relevant du réel et non plus du symbolique, qu'ils sont acculés à ne plus pouvoir bander qu'en bande. Ils se partagent les restes d'un père où souvent la fille abusée est appelée « sœurlette » ou « cousine » et où ces filles empruntent de plus en plus la stratégie dite du voile pour être épargnées. Stratégie de soumission à l'autre tout puissant. Elles appartiennent à l'Autre auquel les fils se soumettent.

« Sœurlette », « cousine », soumission au Père, nous avons là des signifiants ; ingrédients d'inceste de tyrannie et de meurtre psychique ou physique<sup>19</sup>. La langue, là encore, renseigne sur des particularismes langagiers qui se constituent comme liens.

#### Loi et signe

La récente polémique sur la voile dit islamique a accouché d'une loi sur les signes religieux.

Qu'est ce à dire, quand le discours politique légifère sur les signes ?

C'est probablement ladite culture des autres, leur religion analysée purement du côté du signe et non du côté de la dynamique du signifiant, qui transforme un procédé dit d'intégration en une entreprise d'exclusion.

Apparemment il est plus aisé d'interdire et d'exclure que de formaliser et de mettre en place les moyens appropriés afin d'amener la personne voilée, à cheveux longs, à Kipa ou à forte pilosité à renoncer au camouflage identitaire et d'intégrer psychiquement d'autres identifications qui sont autant d'identités plus conformes à l'idéal dit de laïcité. Une politique du signe stigmatise d'autant plus quand elle considère l'autre comme distinct, non dans sa radicalité singulière et sa facture originale, mais comme différent en tant que représentant d'une quelconque communauté ou culture. Le rapport au signe n'est pas l'inscription dans le signifiant. Le signe représente quelque chose pour quelqu'un alors que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Cet entre-deux signifiant laisse entendre cette

17 C'est en cela que nos travaux diffèrent de certaines analyses qui aboutissent à une défaillance ou une absence du père.

18 Cf. J. Lacan in « D'un discours qui ne serait pas du semblant », notamment lorsqu'il souligne « votre discours du maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste » (1971, 44)

19 Il faut se souvenir ici de l'histoire de Sohan qui ayant refusé de se soumettre à ces exactions à été morte brûlée vive.

éphémère identité du sujet qui ne se soutient que d'un vacillement aliéné à la question de l'origine.

L'annihilation de l'opération du signifiant au profit d'un surinvestissement du signe est un acte d'effacement des traces du meurtre. Depuis la « traçabilité » d'objets animés et inanimés ainsi que celles d'êtres vivants, ne cessent d'accomplir son œuvre en s'instituant comme fabrique de l'origine.

Cette entreprise a installé l'irregardable à la place de l'invisible, l'inaudible à la place de l'inouï et l'inconsistance en place et lieu de l'immatériel dans le lien social.

Fabrique du « traumatogène » qui par ses nécroses langagières, installe le dégoût au cœur du lien et qui n'est qu'un « symptôme d'une liquidation du désir » (Stiegler, B., 2003, 36). Dévastation du symbolique et désolation de l'imaginaire dû à une « privation structurelle des capacités narcissiques primordiales » (Stigler, B., op. cité, ibid.). Le symbolique tourne au mieux au symbolisme et l'imaginaire n'est plus consigné que dans des images ou des millions de personnes deviennent, en même temps les voyeuristes de leurs propres conditions. En effet par l'entremise d'images « hypermarchandisées » « on achète du temps à des cerveaux ». On vend de la réalité<sup>20</sup> qui n'a plus qu'à être greffée psychiquement. On vend d'éphémères célébrités, objets d'identifications et de convoitises, sans ancrage Historique ou Mythique mais qui constituent et incarnent la fabrique de marques déposées. Les objets de consommation mutent en pseudo objets du désir. Ils ne sont plus choisis mais prescrits, et acquièrent une fonction quasi « addictive », qui n'est pas liée à leur nature mais à leur statut d'ustensiles aussi brefs que jetables. Ils sont souvent périmés ou dépassés avant d'être déballés. Le sujet désinvestit avant d'investir. Consommation qui est aussi une consommation des manques.

Ne pouvant plus être en mouvement, la pensée sombre dans l'agitation. Elle n'est plus animée par les signifiants mais par des signes, qui sont autant d'objets qui ne s'articulent plus dans la continuité mais subissent des arrêts par effraction. Ils s'effacent les uns les autres.

Ils ne s'inscrivent pas dans le langage car ils sont désarticulés dans la langue. L'objet ne s'articule plus qu'à un signe autarcique et isolationniste, il est dès lors référé à ses fonctions d'autosuffisance.

Comme le remarquait déjà Freud en 1902 « J'ai appris que notre vieux monde est régi par l'autorité, comme le nouveau par le dollar. » (p.426). Depuis le dollar et l'autorité se sont confondus, dopés par les technosciences et leur discours, produisant une refondation épistémique asymboligène des rapports sociaux. Ces derniers ne sont plus symboliques mais diaboliques. Le diable n'est-il pas cette figure du Père tout-puissant et omnipotent à qui les âmes ne cessent d'être vendues ?

En un mot comme en cent, au moment où aux États-Unis d'Amérique un courant dit de « neuropsychanalyse » est en train d'installer une entreprise de régression épistémique dans la cause, qui ne tardera pas à trouver ses adeptes en Europe et ailleurs. Il y va de notre éthique autant général que de la généralité comme « absolu devoir de la responsabilité » (Derrida, J., 1999.79), de relever le défi par des recherches impliquées qui prouvent leur opérationnalité via une altérité sémantique dans divers champs du possible. « Car ce qui se prépare [et qui est déjà mis en œuvre] à un rythme incalculable, c'est un nouvel homme bien sûr, un nouveau corps de l'homme, un nouveau rapport du corps de l'homme aux machines » (Derrida, J., op. cité, 111).

Une psychanalyse impliquée dans sa contemporanéité aurait pour tâche de traverser tous les savoirs pour les déconstruire y compris les siens.

Pour conclure, on ne peut que laisser la parole à Freud qui dans une lettre à Lou Andréa Salomé, lui déclare de façon aussi désespérée que prémonitoire : « Voici ma secrète conclusion : puisque nous ne pouvons considérer notre civilisation actuelle — la plus évoluée de toutes — que comme une gigantesque hypocrisie, il doit s'ensuire qu'organiquement nous ne nous sommes pas faits pour elle. Il faut abdiquer et le Grand Inconnu, lui, ou le Grand Manitou, dissi-

20 L'exemple du succès des télé réalité est en ce sens assez édifiant

mulé derrière le destin, renouvellera cette expérience avec une race différente »<sup>21</sup>

### BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, R. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris : Seuil.
- BENSLAMA, F. 1988. *La nuit brisée*, Paris : Ramsay.
- BENSLAMA, F. 1994. *Une fiction troublante*, Paris : édition de l'Aube.
- DE MIJOLLA, A. 1982. *Les mots de Freud*, Paris : Les belles lettres
- DOUVILLE, O. 2001. Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social. *Cliniques méditerranéennes*, 63.
- ENRIQUEZ, E. 1983. *De la horde à l'état*, Paris : Gallimard.
- FEDIDA, P., 1995. *Le site de l'étranger*, Paris : Puf.
- FEDIDA, P. 2007. *Humain/déshumain*, Paris : Puf
- FREUD, S. 1890-1920. *Résultats, idées, problèmes I*, Paris : Puf, 1988.
- FREUD, S. 1904-1919. *La technique psychanalytique*, Paris : Puf, 1985.
- FREUD, S. 1912. *Totem et tabou*, Paris : Payot, 1984.
- FREUD, S. 1915-1923. *Essais de psychanalyse*, Paris : Payot, 1984.
- FREUD, S. 1921-1938, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris : Puf, 1987.
- FREUD, S. 1928. *L'avenir d'une illusion*, Paris : Puf, 1995.
- FREUD, S. 1929. *Malaise dans la civilisation*, Paris : Puf, 1983.
- FREUD, S. 1937-1939. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris : Gallimard, 1986.
- GORI, R. 1978. *Le corps et le signe dans l'acte de parole*, Paris : Dunod.
- GORI, R. 1993. Pensée de transfert ou transfert de pensée, Paris : *Études freudiennes*, 34, 163-184.
- GORI, R. 1995. Si Moïse était un enfant..., *Le bloc-notes de la psychanalyse*, 13, 41-63.
- GORI, R. 1996. La preuve par la parole, Paris : Puf.
- KROEBER, A. Totem et tabou. Une psychanalyse ethnologique. *Revue française de psychanalyse*, 1993. T L VII, n°3, 773-785. Paris : Puf.
- LACAN, J. 1953. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». In : *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, 237-322.
- LACAN, J. 1961. *L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1970.
- LEGENDRE, P. 1985. *L'inestimable objet de la transmission*, Paris : Fayard, 1993.
- MASSON, D. (traduction de). 1967. *Le Coran*, tome I et II. Paris : Gallimard, 1994.
- MELMAN, C. 2002. *L'homme sans gravité/jour à tout prix*, Paris : Denoël
- RODINSON, M. 1961. *Mahomet*. Paris : Seuil, 1975.
- STEIN, C. 1961-1963. *Séminaire d'anthropologie psychanalytique*, Paris : Études freudiennes.
- STEIN, C. 1965. *La mort d'œdipe*, Paris : Denoël, 1977, 65-74
- STIEGLER, B. 2003, *Aimer, s'aimer, nous aimer : Du 11 septembre au 21 avril*, Paris : Galilée

21 Cité par A. De Mijolla, (1982, 194-195)